

Sammy Engramer

Le littéralisme

Friedrich

**REVU ET CORRIGÉ
Laura Delamonade**



Friedrich

L'inspecteur Sobieski stoppe sa voiture à l'orée du Bois Patrice Joly. Son chien Friedrich bondit du siège arrière et sort du véhicule. Sobieski pisse contre un arbre. Bien élevé, Friedrich imite son maître, lève la patte sur un paquet de ronces, renifle son urine, puis, cherche une piste au hasard. Sobieski siffle Friedrich. Le chien accourt tout en remuant la queue. Le maître attrape le collier, attache l'animal à un jeune hêtre et s'en va. Friedrich jappe joyeusement, il ne se doute pas encore du tour que Sobieski lui prépare. Voyant s'éloigner le 4 X 4, Friedrich est tout à coup envahi par une peur incompréhensible. Il aboie et tente de rejoindre le véhicule. Le chien s'étrangle une première fois, puis une deuxième fois, jusqu'à épuisement.

À bout de souffle, Friedrich lève le museau et contemple le ramage de l'hêtraie. L'humus frais s'infiltré dans ses grosses narines. L'ombre des feuilles tamise le duvet roussi du petit-bois. Sous les feuilles mortes, le dogue allemand écoute un instant la vie amphibie des insectes. Le soleil, l'air, la terre et l'humidité, bref, le monde du Bois Joly Patrice invite à la spéculation. Le doberman se concentre et conclut qu'il est tant pour lui de se faire un homme. Car, comme tout chien conscient des réalités lacaniennes, Friedrich se sent plutôt mal barré — il est désormais temps de séparer le sujet du jappement du sujet de l'aboïement.

Consciencieusement, Friedrich ronge la corde au plus près du collier. Arrivé à terme, il tire un coup sec et rompt la longe. Libéré, il prend les pattes à son cou et s'enfonce dans le Bois Joly. Anéanti par sa course folle, le chien cherche à se désaltérer. Il fourre son museau dans une fosse tapissée de feuilles mortes et lape un peu d'eau croupie. Son acuité remarquable le mène vers deux écureuils chameilleurs. Les petits rongeurs lui rappellent une image, ou plutôt, le lieu où son maître Sobieski retire des liasses odorantes de papier imprimé. Puis, une odeur de sang parcourt les circonvolutions de son cerveau. Un homme gît sur le sol. Un cordon d'uniformes l'encerclé. Sur le grand tapis de l'entrée, l'homme a tout l'air de dormir profondément. Quelques pièces de monnaies brillent sur son ventre ensanglanté. Friedrich ressent l'irrésistible désir d'y tremper son museau, puis, se souvient de la violente claque qui suivit l'irrépressible envie. Il aboie contre les écureuils. La faim commence sérieusement à lui creuser l'estomac. Il est grand temps de se faire homme.



Envahi par la prédation que provoque l'appétit, Friedrich se remémore dans un moment d'abandon les plaintes de caniches nains forcés par des curistes sexagénaires de s'exhiber dans les rues d'Amélie-les-Bains — peignés qu'ils étaient tous les matins, et saucissonnés comme du boudin dans de ridicule gilet pour clébard. Leurs ancêtres avaient troqué leur liberté contre pitance et soins canins.

Tout à coup, une odeur capte toutes ses attentions. Une odeur familière, un mélange de pneus cramés, d'os à moelle, de sardines à l'huile et de fer oxydé que tout les animaux domestiques appréciaient lorsqu'ils criaient, du moins, aboyaient ou miaulaient famine. Il file droit et tombe sur une décharge publique en plein milieu du Bois Patrice. Friedrich fouille sous une pile de vieux livres. Son museau dégote quelques proies faciles, de quoi faire un frugal repas : un fond de yaourt au soja, des spaghettis à la Carbonara, et une poignée de vers dans un vieux camembert.

Repu, le Dobermann renifle le vieux tas de livres. Friedrich voue une haine sans limite à ces objets qui lui rappelle la voix de son maître lorsqu'il le passait à tabac avec Le Grand Robert. Méfiant, il gratte avec sa patte quelques pages d'un dénommé Blanqui. — Blanqui, Blanqui, se dit Friedrich, c'est un canidé où je n'y connais rien... Les origines canines de l'auteur rassurent ses instincts de chien qui, tout à coup, dévorent brutalement le livre. Puis, mutation oblige, du chien de garde à l'homme domestique, Friedrich lit un passage au sommet de la décharge :

— De là, pour la proportion des corps simples, et même pour le volume total des globes, tendance nécessaire à la similitude entre les planètes de même rang de tous les systèmes stellaires ; grandeur et légèreté progressives, de la capitale aux frontières ; petitesse et densité de plus en plus prononcées, des frontières à la capitale. La conclusion s'entrevoit.

Amarrant son gros collier à un morceau de tôle Friedrich déchire le cuir épais et conclut : — Ecce Homo !



Friedrich — Collier de chien, visse à placo, 20 X 20 X 5 cm, 2002 - 2018.





Friedrich

Avec le soutien politique de Macrons



Remerciements :

Sophie Bréant, Jérôme Diacre, Mathilde Dutour,
Éric Foucault, David Foucher, Rozenn Morizur,
Sophie Payen, Jean-Michel Valtat, Art Présence.

